

Bulletin d'histoire politique

« Free us from our Liberators » : l'armée canadienne et la libération des Pays-Bas (1944-1946)

Samy Mesli



Volume 21, numéro 3, printemps-été 2013

Le Canada et la Deuxième Guerre mondiale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015321ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015321ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mesli, S. (2013). « Free us from our Liberators » : l'armée canadienne et la libération des Pays-Bas (1944-1946). *Bulletin d'histoire politique*, 21(3), 17–33.
<https://doi.org/10.7202/1015321ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

«Free us from our Liberators» :
l'armée canadienne et la libération des Pays-Bas
(1944-1946)

SAMY MESLI
Université du Québec à Montréal

Après le débarquement, le 6 juin 1944, sur les plages de Normandie, la Première armée canadienne entamait, aux côtés des troupes alliées, la reconquête de l'Europe du Nord, avec l'Allemagne en point de mire ; déjà assiégé à l'Est par l'Armée rouge, le régime nazi vivait ses derniers mois. Placés à l'aile gauche des forces alliées, les soldats canadiens progressent le long des côtes de la Manche. Dans la matinée du 1^{er} septembre, ils font leur entrée à Dieppe, là où, deux ans plus tôt, plusieurs centaines de leurs frères d'armes étaient tombés au combat. Au fil de leur avancée, les troupes canadiennes découvrent et détruisent plusieurs bases de lancement des missiles V-1, réduisant ainsi les bombardements sur Londres et le sud de l'Angleterre. Après la libération des ports de Boulogne, Calais et Dunkerque, les Canadiens entrent en Belgique et prennent le contrôle des villes de Bruges et de Gand.

Poursuivant leur avance, les troupes canadiennes amorcent, au début du mois d'octobre 1944, la campagne pour libérer les Pays-Bas. Souvent occulté par le débarquement de Normandie, cet épisode constitue l'un des faits d'armes de l'armée canadienne pendant la Seconde Guerre mondiale. Pendant près de neuf mois, les troupes du général Crerar doivent livrer des combats difficiles et particulièrement meurtriers face à la résistance acharnée que leur opposent les soldats allemands. Après la bataille de l'Escaut et la prise de contrôle du port d'Anvers, les offensives du printemps 1945 permettront aux Canadiens de libérer le territoire néerlandais. Tombés aux mains de l'Allemagne en mai 1940 et placés sous l'autorité du sinistre *Reichskommissar* Arthur Seyss-Inquart, les Pays-Bas ont payé un lourd tribut à l'occupation. Le pays a été systématiquement pillé et soumis aux lois antisémites du régime nazi : sur les 140 000 Juifs recensés en 1939, seuls 35 000 ont survécu au conflit. Après les souffrances endurées pendant

la guerre, les Néerlandais réserveront un accueil délirant aux militaires canadiens venus les libérer, permettant aux deux pays de tisser des liens particulièrement amicaux.

Cet article a pour objet d'analyser l'intervention de l'armée canadienne aux Pays-Bas. Après avoir présenté les principales opérations militaires, il observera les relations qui se sont nouées entre les soldats et les civils, ainsi que l'impact de la présence des forces armées, qui s'est prolongée jusqu'au printemps 1946. Auréolés de leur statut de libérateurs en mai 1945, les Canadiens ont, dans un premier temps, suscité les sympathies de la population. Les festivités entourant la fin de la guerre se sont ainsi poursuivies durant ce que l'on a surnommé le « Wild, Crazy Summer » de 1945, permettant aux soldats de fraterniser avec les habitants. La fin de l'été marque toutefois une dégradation des rapports entre civils et militaires. Jusque-là célébrée, la présence des combattants canadiens commence à susciter un certain ressentiment de la part des Néerlandais, en raison des nombreux abus commis par les soldats. Cette réalité, éludée par l'histoire officielle, démontre que la libération des Pays-Bas par les troupes canadiennes est un événement plus complexe qu'il n'y paraît, et souligne le difficile passage d'une armée de libération à une armée d'occupation.

La bataille de l'Escaut

Après la libération de la Belgique, les Alliés déclenchent, le 17 septembre 1944, l'opération *Market Garden*. Au cours de cette importante offensive aéroportée, plus de 34 000 parachutistes sautent sur la région d'Arnhem pour tenter de prendre le contrôle des ponts situés sur la Meuse et le Rhin et ainsi ouvrir une voie directe vers la Ruhr et le cœur industriel de l'Allemagne. L'opération se solde par un échec. Après neuf jours d'affrontements, les troupes alliées doivent reculer, au prix de terribles pertes : 16 805 hommes sont tués, blessés ou capturés par les Allemands. À la suite de ce revers, qui porte la responsabilité de Montgomery¹, et faute de pouvoir briser rapidement les lignes ennemies, le Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force (SHAEF) concentre son attention sur le port d'Anvers, dont les installations étaient restées intactes et qui devenait essentiel pour assurer le ravitaillement des troupes alliées. Après la prise de contrôle du port par les Britanniques, l'armée canadienne reçoit la mission de libérer les rives de l'Escaut, afin de sécuriser la navigation le long du canal qui relie Anvers à la Mer du Nord.

Les combats débutent le 2 octobre, sous le commandement du lieutenant général Guy Simonds, qui remplace Henry Crerar rentré à Londres pour soigner un accès de dysenterie. La 2^e Division d'infanterie canadienne commence à avancer au nord d'Anvers, en direction de Bergen

op Zoom. Des combats particulièrement sanglants ont lieu aux portes de la ville de Woensdrecht, pour prendre le contrôle de la route donnant accès, à l'ouest, à la péninsule du Beveland. Le 13 octobre, baptisé « Black Friday », le régiment du Black Watch tombe sous le feu ennemi et est décimé pour une deuxième fois en quatre mois. « It was a mass murder » affirmera un survivant². Trois jours plus tard, les hommes du Royal Hamilton Light Infantry, épaulés par le 10^e Régiment blindé, mènent une attaque de nuit et arrivent à prendre position face à la ville. Une fois la zone sécurisée, les soldats canadiens font leur entrée sur l'isthme du Beveland-Sud. Après de durs combats, et dans des terres détrempées qui rendent difficile l'avancée des troupes, la 2^e Division blindée était maître de la péninsule du Beveland le 31 octobre.

Au sud-ouest de l'estuaire, la 3^e Division d'infanterie se lance à l'assaut du canal Léopold dans la nuit du 6 au 7 octobre. Grâce à l'utilisation de puissants lance-flammes, les hommes arrivent à nettoyer les rives opposées. La traversée s'effectue à bord des nouveaux véhicules amphibies Buffaloes, qui sèment la plus grande surprise chez les Allemands. Les soldats réussissent à établir des têtes de pont, sous le feu nourri de l'artillerie allemande, y compris par de gros obus tirés par des batteries côtières situées à plus de 15 kilomètres de là. Dans les jours qui suivent, de violents combats sont nécessaires pour déloger les Allemands retranchés dans la poche de Breskens, mais, le 3 novembre, les soldats de la 3^e Division d'infanterie contrôlaient la rive sud de l'Escaut.

Le dernier obstacle était l'île de Walcheren. Puissamment fortifiée, l'île est reliée au Beveland par une route de 12 kilomètres, large d'une quarantaine de mètres. Le 1^{er} novembre, un tir de barrage de l'artillerie canadienne permet au régiment des Calgary Highlanders d'avancer sur l'étroite bande de terre et de prendre pied sur l'île. Avec l'aide du Régiment de Maisonneuve, une étroite tête de pont est établie au matin du 2 novembre³. Deux autres opérations sont déclenchées simultanément. Un assaut amphibie est mené sur l'Escaut par des commandos britanniques. Une deuxième attaque est lancée par la mer, au nord de l'île, dans la zone de Westkapelle par la flotte britannique. Le 8 novembre, la ville principale, Middelburg avait déposé les armes et la résistance allemande était annihilée.

Au terme de ce mois de combat, les Alliés étaient désormais maîtres de l'Escaut. Une fois le déminage de l'estuaire terminé, le premier convoi, avec à sa tête le navire canadien *Fort Cataraqui*, faisait son entrée dans le port d'Anvers le 28 novembre. Après quatre années d'occupation, les provinces du sud des Pays-Bas retrouvaient la liberté, réservant un accueil triomphal aux militaires.

La Première armée a toutefois payé un lourd tribut. Ses pertes s'élèvent à quelque 12 873 hommes blessés, tués ou disparus, dont 6 367 Canadiens⁴.

Dans les semaines qui suivent, les combats se prolongent plus au sud, dans les Ardennes belges, où les Américains doivent contenir une furieuse contre-attaque lancée par la Wehrmacht. Stationnés sur les rives de la Meuse, les soldats canadiens bénéficient d'une période de répit qui leur permet de panser leurs plaies. Avancé à un rythme effréné depuis la Normandie, les troupes ont connu dans l'Escaut des conditions de combat éprouvantes, évoluant dans l'humidité et le froid. Chez les soldats, les séquelles, tant au plan physique que psychologique, sont palpables, et les équipes médicales doivent gérer de nombreux cas de syndromes post-traumatiques⁵. Les pertes sont particulièrement importantes chez les officiers, plus exposés que dans les autres armées alliées⁶. Soumis à une pénurie d'effectifs, surtout dans l'infanterie, le commandement est contraint de mettre en ligne des soldats mal formés et peu expérimentés. Conscients de cet état de fait, plusieurs officiers font part de leur mécontentement et soulignent le besoin d'établir la conscription afin de grossir les rangs des combattants. Le 1^{er} novembre, Mackenzie King n'a d'autre choix que de traiter de cette question au Conseil des ministres. Devant la pression des militaires et de son cabinet, le Premier ministre prend la décision d'autoriser la conscription⁷.

La bataille de la Rhénanie

Les troupes canadiennes reprennent l'offensive le 8 février 1945, avec le déclenchement de la campagne de la Rhénanie. Les Alliés ont pour objectif de prendre le contrôle des rives du Rhin et mettent en ligne des moyens considérables, avec plus d'un millier de canons et de pièces d'artillerie, et autant d'avions de chasse et de bombardiers. À partir du saillant de Nimègue, les troupes du général Crerar reçoivent l'ordre d'avancer en direction du sud-est sur une quarantaine de kilomètres, pour libérer le corridor situé entre la Meuse et le Rhin. La Première armée canadienne compte alors 13 divisions, les soldats du 2^e Corps canadien, neuf divisions britanniques, des unités américaines, polonaises et belges, soit une armée de 380 000 combattants, la plus grande force militaire jamais dirigée par un officier canadien⁸.

L'opération *Véritable* débute par d'intenses bombardements aériens et un puissant tir d'artillerie, afin d'affaiblir les défenses allemandes. «I don't know what effect the bombardments had on the enemy, but, by god, they frightened me», témoigna un soldat⁹. Les chars d'assaut et les divisions d'infanterie se mettent en marche sur un front de 10 kilomètres, mais progressent difficilement sur des terres inondées, après la destruction, par les Allemands, de barrages sur la rivière Roer. Dans des conditions éprouvantes qui rappellent celles de l'Escaut, les «rats d'eau» de la 3^e Division mettent à profit leur expérience dans les opérations amphibies

pour avancer significativement. Sur leur flanc droit, les soldats progressent vers la forêt de Reichswald et les défenses de la redoutable ligne Siegfried. Au terme de violents combats, la forêt est nettoyée le 13 février. La multiplication des attaques par des tireurs embusqués et la résistance farouche des Allemands donnent lieu à de sanglants accrochages. Le 19 et 20 février, la 4^e Brigade doit livrer de durs combats pour prendre le contrôle de la route Goch-Calcar. Les pertes dépassent 400 hommes, dont plusieurs dizaines ont été capturés par l'ennemi. Le 21 février, la ligne Siegfried était toutefois définitivement percée.

Le dernier obstacle était constitué par les défenses allemandes installées dans la forêt de Hochwald et sur les hauteurs de Balberger. L'assaut est lancé le 26 février par les 2^e et 3^e Divisions d'infanterie et la 4^e Division blindée, dans le cadre de l'opération baptisée *Blockbuster*. Les soldats avançaient difficilement et sont soumis à des contre-attaques incessantes. Un bataillon du Queen's Own Rifles tombe notamment dans une embuscade tendue par des parachutistes allemands qui ne laisse que cinq hommes indemnes¹⁰. Le 1^{er} mars, les soldats de l'Essex Scottish réussissent à pénétrer dans la forêt de Hochwald, au prix de très lourdes pertes. Le lendemain, le régiment de la Chaudière se lance à l'assaut de la forêt de Balberger. Sous le feu nourri de l'artillerie et des mortiers ennemis, deux offensives sont nécessaires pour prendre position. La résistance allemande est éliminée le 4 mars. Après la prise de la ville médiévale de Xanten, quatre jours plus tard, la route vers le Rhin était ouverte. Arrivant par le sud, la Neuvième Armée américaine effectue la jonction avec les troupes canadiennes. Le 10 mars, après une résistance acharnée, la Première armée allemande se retranche sur la rive est du Rhin et fait sauter les ponts à proximité de la ville de Wesel. La bataille de la Rhénanie s'achevait par un succès décisif pour les Alliés.

Le bilan, au terme de ce mois d'affrontement, s'avérait particulièrement lourd. La Première armée canadienne avait perdu 15 634 hommes tués, blessés ou disparus, dont 5 304 Canadiens. Dans les rangs américains, quelque 9 284 soldats étaient tombés au combat¹¹. Les Alliés signaient toutefois une victoire capitale. Le sud des Pays-Bas était libéré et la frontière allemande avait été enfoncée. Quoique s'étant repliée en bon ordre, la Wehrmacht était décimée. Pendant son offensive, les Canadiens avaient capturé près de 22 000 militaires allemands, et en avaient tué ou blessé autant. Au total, les pertes pour l'Allemagne s'élevaient à près de 90 000 hommes¹². Les Alliés étaient désormais postés sur les rives du Rhin, prélude à l'assaut final contre Berlin. Peu après les combats, Eisenhower écrivit une lettre à Crerar dans laquelle il louait la bravoure des combattants canadiens : « Probably no assault in this war has been conducted under more appalling conditions of terrain than that was that one. It speaks volumes for your skills and determination

and the valor of your soldiers, that you carried it through successful conclusion¹³ ».

Le 12 mars 1945, le Premier corps d'armée canadien est rapatrié d'Italie et rejoint les forces combattantes en Hollande. Après 22 mois passés en Sicile et sur la péninsule italienne, les troupes de Charles Foulkes allaient participer, aux côtés de leurs frères d'armes, à la libération des Pays-Bas.

La fin du conflit et la reddition de Seyss-Inquart

Le 23 mars s'ouvre l'ultime phase des combats, qui allait conduire les Alliés à la victoire. Pendant que les troupes de Montgomery franchissent le Rhin et s'enfoncent en Allemagne, les soldats canadiens reçoivent l'ordre de progresser vers le nord-est avec pour objectifs de libérer le territoire néerlandais et de prendre le contrôle des rives de la Mer du Nord.

La priorité de l'état-major est de conquérir Arnhem, afin de sécuriser la route qui mène à Zutphen et ainsi ouvrir la voie au ravitaillement des troupes qui progresseront vers le nord du pays. Le 12 avril 1945, les soldats du Premier Corps canadien entament la deuxième bataille d'Arnhem, huit mois après l'échec de *Market Garden*. Après le bombardement des défenses allemandes par les chasseurs de la Royal Air force, l'artillerie effectue un tir de barrage qui dure toute la nuit. Deux jours d'intenses combats sont ensuite nécessaires pour que les hommes du South Saskatchewan Regiment prennent le contrôle de la ville. Les troupes poursuivent leur avance et s'emparent, le 17 avril, d'Apeldoorn, située à une trentaine de kilomètres au nord. Les Canadiens sont accueillis chaleureusement par la population. « Les couleurs des Pays-Bas flottaient sous le soleil radieux à presque toutes les maisons et presque toutes les boutiques », témoigne un soldat, et à l'enthousiasme des habitants qui remplissaient les rues se mêlait un profond sentiment de soulagement devant le peu de dégâts causés lors de l'attaque de la ville ». Au fil de leur avancée, les soldats font de sinistres découvertes. À une centaine de kilomètres d'Arnhem, les Canadiens entrent dans le camp de Westerbork, où étaient détenus 876 prisonniers, des Juifs néerlandais pour la plupart¹⁴.

Alors que les hommes de Foulkes bifurquent vers les provinces de l'ouest des Pays-Bas, le Deuxième Corps canadien, situé sur leur flanc droit, poursuit son avance en direction de la mer du Nord. La 3^e Division d'infanterie doit affronter sur les rives du canal Twente et dans les faubourgs de Zutphen la résistance de la 361^e Division d'infanterie et d'un bataillon d'instruction parachutiste, composé essentiellement d'adolescents. La ville est prise le 8 avril. Deux jours plus tard, les soldats canadiens libèrent Deventer, située sur la rive du fleuve IJssel. Avec l'aide des forces aéroportées des 2^e et 3^e bataillons, du régiment des Chasseurs parachutistes et du 1^{er} bataillon de parachutistes belge¹⁵, la 3^e Division reprend

ensuite sa progression vers le nord et avance rapidement, ne rencontrant qu'une opposition désorganisée à la suite du repli des troupes allemandes. Le 15 avril, elle libère Leeuwarden et atteint trois jours plus tard le littoral de la mer du Nord.

Sur son flanc droit, la 2^e Division d'infanterie arrive aux portes de la ville de Groningue le 13 avril, mais se heurte à une farouche résistance de la part des troupes allemandes et d'un bataillon de SS hollandais. La 7^e Brigade et le Royal Hamilton Light Infantry, appuyés par des résistants locaux, doivent livrer de violents combats face à des soldats habillés en civils et des tireurs d'élite retranchés dans des maisons. Le 16 avril, la ville est enfin sous contrôle, mais les pertes s'élèvent à 43 morts et 166 blessés. Malgré la mort d'une centaine de civils et la destruction de 270 bâtiments, dont certains monuments historiques, les habitants de Groningue célèbrèrent leur libération avec les soldats canadiens, avant que ceux-ci ne se remettent en route trois jours plus tard¹⁶.

Plus au sud, la 1^{re} Division blindée polonaise, commandée par le major-général Maczek, et la 4^e Division blindée canadienne, dirigée par le général Vokes, progressent rapidement. Après la libération d'Almelo, le 5 avril, cette dernière traverse la frontière allemande le lendemain, près de la ville de Meppen. Elle atteint ensuite le canal Küsten, qui est franchi le 14. Dans les semaines qui suivent, les hommes du 2^e Corps canadien libèrent le nord du territoire néerlandais et s'enfoncent en Allemagne jusqu'à la Weser, prenant le contrôle des villes d'Emden, Wilhelmshaven et Oldenburg.

À l'ouest du front, le 1^{er} Corps canadien, après la libération d'Apeldoorn, progresse vers l'IJsselmeer. Au terme de l'opération *Cleanser*, la 5^e division blindée se rend maître d'Otterloo et du port de plaisance de Harderwijk le 19 avril¹⁷. Les 120 000 soldats allemands basés dans l'ouest du pays et retranchés derrière la ligne Grebbe, étaient désormais encerclés. Dans les villes qu'ils traversent, les militaires découvrent une population en proie à de graves signes de malnutrition. Après la bataille de l'Escaut, et dans la perspective d'une avancée rapide des Alliés, les cheminots néerlandais, sur ordre de leur gouvernement en exil à Londres, avaient déclenché en septembre 1944 une grève pour paralyser les trains dans l'ouest du pays. Par mesure de rétorsion, Seyss-Inquart avait fait bloquer l'acheminement de nourriture et de charbon, plaçant la population dans une situation désespérée. Pendant l'«hiver de la faim», près de 18 000 personnes sont emportées par la famine, 12 000 autres décèdent des suites de maladies ou du froid¹⁸. Dans la région du Randstad, la plus densément peuplée avec les villes de Rotterdam, d'Amsterdam et de La Haye, la situation des civils a atteint un point critique.

Dans ces circonstances, et face à la menace de la Wehrmacht d'inonder la région si les Alliés se lancent à l'assaut de la ligne Grebbe, l'armée

canadienne stoppe son avance le 22 avril. Le lendemain, Eisenhower autorise l'ouverture de négociations avec le commandement allemand. Tout en refusant l'idée d'une reddition, Seyss-Inquart donne son accord pour une trêve visant à permettre l'acheminement de nourriture à la population. Le 28 avril, le cessez-le-feu entre en vigueur, marquant *de facto* la fin des combats dans l'ouest des Pays-Bas. Les militaires déclenchent alors l'opération baptisée *Manna*. Pendant que l'aviation alliée parachute des vivres à proximité des villes occupées, les soldats canadiens acheminent quotidiennement par camions quelque 1 000 tonnes de nourriture¹⁹. Les opérations se poursuivront jusqu'au 8 mai, permettant la distribution de 11 000 tonnes de vivres.

Entre-temps, le régime nazi vivait ses dernières heures. Dans une ville de Berlin en ruine, assiégée par l'Armée rouge, Hitler mettait fin à ses jours. Les négociations pour la reddition des troupes allemandes aux Pays-Bas débutent le lundi 30 avril, à Achterveld. La délégation allemande, dirigée par Seyss-Inquart, un homme « déplaisant, au visage cruel et indigne de confiance » confiera un militaire canadien²⁰, est reçue par le général Foulkes, entouré du Prince Bernhard et des représentants des forces américaines et soviétiques. Après une deuxième rencontre, le 3 mai, les termes de l'armistice étaient fixés. Le 5 mai 1945, dans un hôtel de Wageningen, le général Johannes Blaskowitz paraphait devant Foulkes l'acte de reddition des forces allemandes aux Pays-Bas. Dans le même temps, le général Simonds recevait la capitulation des Allemands sur le front à Bad Zwischenahn. Le 7 mai, à Reims, Alfred Jodl signait, au nom de l'amiral Doonitz, la reddition sans condition du Troisième Reich. La Seconde Guerre mondiale prenait fin en Europe. Dans les semaines qui suivent la cessation des hostilités, les militaires canadiens assureront, avec l'aide de la résistance néerlandaise, le rapatriement vers l'Allemagne des 120 000 soldats de Wehrmacht présents aux Pays-Bas.

La libération de la Hollande et le « Wild Crazy Summer of 1945 »

Comme en Belgique, où ils ont reçu un accueil d'une extrême chaleur tout au long de leur passage²¹, l'entrée des militaires canadiens dans les villes libérées déclenche des scènes de liesse populaire, tournant souvent à l'hystérie. Les soldats, qui venaient mettre un terme à la souffrance de la population, sont accueillis en véritables héros. « The people were so fanatical about being close to [the soldiers], so hysterical about seeing them²² » se rappelle un vétéran, et tous ceux qui ont vécu le jour de la libération, le *Bevrijding*, partagent le même souvenir d'une population euphorique. Dans les villes pavoisées de drapeaux, « les rues étaient bondées de gens venus nous accueillir. Les hommes et les femmes, les jeunes et les personnes âgées chantaient l'hymne national, pendant que des larmes coulaient sur leur visage²³ ».

Les semaines qui suivent l'armistice donnent lieu à de nombreuses festivités. Dans toutes les villes, les troupes canadiennes et britanniques paraded sous les acclamations de la foule. À leur passage, les civils se massent autour des jeeps et des tanks pour féliciter et embrasser les soldats. Témoins de ces scènes de joie, les correspondants de guerre de *Radio-Canada*, comme Marcel Ouimet, qui assiste au défilé de la Première armée dans les rues de La Haye le 21 mai 1945, Paul Barrette et Peter Stursberg, décrivent dans leurs bulletins la chaleur de l'accueil réservé aux combattants²⁴.

Durant la période estivale, que l'on a baptisée le «Holland's Wild crazy summer of 1945», des liens amicaux se nouent entre les troupes canadiennes et la population. Dans les villes où ils sont cantonnés, les militaires font la fête et fraternisent avec les habitants. Le soir venu, des bals improvisés permettent aux civils de boire et de danser en compagnie des soldats. De nombreux Canadiens sont accueillis dans des familles hollandaises et découvrent l'hospitalité de leur foyer. L'armée organise également des événements populaires. Le 3 septembre 1945, pour souligner la Fête du travail, la Deuxième division d'infanterie met sur pied un festival sur le terrain de l'aérodrome d'Utrecht. Plus de 20 000 personnes prennent part à l'événement. Pour l'occasion, les soldats avaient aménagé un cirque, un rodéo, préparé des jeux et des activités sportives, et la journée s'était conclue par un bal populaire²⁵.

Cette période de célébrations est toutefois entachée par quelques événements violents. Des vols et des actes de pillage sont, tout d'abord, rapportés aux autorités. Ce phénomène avait atteint des proportions importantes durant la campagne d'Italie, alors que de nombreux soldats s'étaient rendus coupables de vols à main armée. Face à la multiplication de ces méfaits, les autorités militaires avaient dû se résoudre à fouiller les colis expédiés par les combattants à leurs familles, afin de s'assurer qu'ils ne contiennent aucun objet volé, notamment des bijoux. L'incident le plus grave a impliqué les hommes du régiment *Seaforth Highlanders*, qui se sont livrés au pillage d'une luxueuse résidence dans la banlieue de Rimini. Les soldats, accompagnés de leurs officiers, ont emporté, dans des camions de l'armée, les services en porcelaine et la coutellerie d'argent, des horloges anciennes, des livres rares, des chandeliers, des pianos et de nombreux tableaux. Certains de ces articles furent échangés à des citoyens de la ville contre des objets de valeur qu'il était possible d'expédier outre-mer²⁶.

Les mêmes méfaits se sont produits aux Pays-Bas. Dans les provinces du sud, libérées à l'automne 1944, plusieurs actes de pillage commis par des soldats alliés sont signalés au SHAEF. À la suite des protestations de la Reine, qui interpelle officiellement Ottawa après la mise à jour d'un trafic d'œuvres d'art impliquant deux officiers canadiens, le commandement allié s'efforce de contrôler plus étroitement les troupes sur le terrain, ce qui

permet de juguler le phénomène. Quelques cas isolés se produisent toutefois après la libération, dans la région de Groningen et dans les zones occupées d'Allemagne. À la fin de mai 1945, dans la ville d'Oldenbourg, des militaires canadiens mettent à sac et pillent plusieurs domiciles après avoir brutalisé leurs occupants. Un sergent, qui tentait de rétablir l'ordre, fut tué « après que l'un des coupables déchargea accidentellement sa mitraillette alors qu'on tentait de le maîtriser²⁷ ».

Les exactions les plus graves concernent toutefois les agressions sexuelles et les viols de jeunes Hollandaises. Si le cas des soldats américains a été documenté par l'ouvrage de Robert Lilly, qui avance le chiffre, contesté par ailleurs, de 17 080 viols commis par les GI en Europe²⁸, on ne dispose pas de telles données pour l'armée canadienne. Les viols ont été rares, mais ils ont existé affirme néanmoins l'historien Doeko Bosscher, qui constate par ailleurs que ces actes ont été « understandably covered with a blanket of friendship and gratitude. It testifies to the depth of positive feelings the Dutch had and still have for their Canadian (and other) allies²⁹ ».

D'une armée de libération à une armée d'occupation

À la fin du conflit, quelque 170 000 soldats canadiens sont stationnés aux Pays-Bas. Les opérations de rapatriement commencent dès la fin du printemps, mais s'avèrent relativement longues. La priorité du commandement allié réside en effet dans l'évacuation des troupes britanniques et des volontaires canadiens désireux de se battre dans le Pacifique, tant et si bien qu'à la fin du mois d'août, seuls 58 750 officiers et soldats ont été renvoyés au Canada³⁰. Le rythme s'accélère par la suite, mais plusieurs dizaines de milliers d'hommes demeurent cantonnés aux Pays-Bas pendant l'automne.

L'encadrement des soldats constitue un enjeu de taille pour les autorités, conscientes du fait que l'arrêt des hostilités allait nécessairement se traduire par un relâchement de la discipline. Fort de l'expérience de la Première Guerre mondiale, au terme de laquelle des Canadiens avaient été impliqués dans une quinzaine d'événements violents, dont l'émeute de Kinnel Park, au Pays de Galles, qui avait fait 5 morts, 25 blessés et qui s'était soldée par 59 arrestations³¹, l'état-major se doutait qu'après les souffrances endurées pendant les longs mois de combats, la période d'inactivité qui débutait allait inexorablement contribuer à miner le moral des soldats³². Ce sentiment de lassitude et d'ennui ressenti par les hommes, conjugué avec l'éloignement de leur foyer, risquait de compromettre l'esprit de corps et la discipline, créant une situation propice à des débordements³³.

Pour tenter de remédier à cette situation, il est donc impérieux de garder les soldats occupés. À cette fin, le général Crerar émet des directives

pour planifier les activités des unités. Il est ainsi prévu que les matinées soient réservées à des périodes d’instruction obligatoire, et un manuel sur le rétablissement et le bien-être dans la vie civile est distribué aux militaires. Le reste de la journée pouvait être consacré à des activités sportives ou des périodes d’étude³⁴.

Les soldats sont également appelés à contribuer à l’effort de reconstruction. Jusqu’au mois de juillet, les Canadiens sont notamment en charge de l’acheminement et de la distribution de la nourriture et du charbon à travers le pays, tâche qui est ensuite transférée aux autorités locales. Les militaires travaillent aussi au nettoyage et à l’enlèvement des décombres dans les villes, et à la rénovation de certains bâtiments. Les équipes du génie sont affectées à la construction de ponts et à la réhabilitation des canaux. Des soldats sont également employés à des travaux agricoles : à défaut de payer ces hommes, les fermiers devaient contribuer à un fonds de bienfaisance géré par le gouvernement néerlandais.

Le plus grand succès des Canadiens réside dans l’instauration d’un système de transport reliant les principales villes du pays. Les installations ferroviaires étant encore déficientes, les militaires mettent en place au début du mois d’août des liaisons par autobus. Le succès est immédiat : lors des six premiers jours, plus de 52 000 personnes se prévalent de ce service. Les bus de l’armée resteront actifs jusqu’à la fin de l’automne, le nombre de Canadiens devenant alors insuffisant pour continuer à le faire fonctionner³⁵.

Outre la volonté d’occuper les troupes, les services auxiliaires mettent sur pied de nombreux lieux de villégiature pour distraire les soldats pendant leur temps libre. Dans les principales localités, les cinémas, les théâtres et les clubs sont réquisitionnés au profit de l’armée. Une trentaine de centres de loisirs sont aménagés à travers le pays afin d’accueillir les hommes en permission. Certains profitent également de leurs moments de repos pour aller visiter Bruxelles et Paris. De nombreux événements sportifs et des tournois sont organisés entre les diverses unités. Des spectacles de variétés, des pièces de théâtre et des activités culturelles sont également proposés. À Amsterdam, notamment, une exposition de peintures de soldats et d’artistes canadiens connaît un succès assez important auprès des militaires et de la population³⁶. Les troupes stationnées en Allemagne bénéficient du même traitement et de nombreux cercles, théâtres, piscines et terrains de sport sont mis à leur disposition à Aurich et à Oldenburg.

La naissance de tensions avec la population civile

Après les célébrations marquant la libération, la présence prolongée des militaires commence à éveiller des frustrations au sein de la population.

Dès juillet 1945, la reine Wilhelmina avait déclaré, à mots couverts, que tout le monde y gagnerait si l'on procédait rapidement au rapatriement des forces alliées. Ces propos avaient suscité de l'indignation chez certains dirigeants canadiens, mais ils trahissaient une lassitude de la part des civils, désireux de reprendre une vie normale et qui voyaient leurs rapports se distendre avec les militaires en raison de nombreux abus.

Parmi les critiques les plus fréquemment formulées figurent des écarts de conduite et des comportements grossiers ou violents observés chez certains soldats. À la suite de plusieurs accidents de la route, la population dénonce également la façon de conduire des militaires, jugée bien trop rapide sur des routes en mauvais état, d'autant que des chauffeurs sont arrêtés en état d'ébriété.

D'autres griefs plus graves sont évoqués, comme le développement de la prostitution et, conséquemment, la propagation des maladies vénériennes. Comme en Angleterre, en France et en Belgique, où sont cantonnés des soldats, le phénomène de la prostitution connaît un essor important, d'autant que le dénuement absolu dans lequel vit la population pousse de nombreuses Néerlandaises à faire commerce de leur corps. « Les Canadiens, qui en furent des consommateurs assidus, furent souvent accusés d'exacerber le problème de la prostitution », écrit Keshen et, faute d'un encadrement médical adéquat, la propagation des maladies vénériennes, notamment la syphilis, prend des proportions alarmantes : en mai 1945, l'incidence d'ITS au sein de la 2^e division d'infanterie canadienne atteint 130 sur 1 000 ; à Amsterdam, un quotidien local accuse les soldats d'avoir contaminé au moins 2 000 prostituées, professionnelles ou occasionnelles³⁷.

La présence des militaires est également propice à l'implantation d'un vaste réseau de marché noir. Les cigarettes, particulièrement en demande, s'avèrent le principal produit de troc. Alors que les soldats pouvaient se faire expédier par leurs proches 1 000 cigarettes pour la somme de trois dollars, les profits de leur revente pouvaient atteindre entre 1 000 et 5 000 dollars au marché noir. Malgré les consignes interdisant de vendre ou de faire du troc avec la population, la perspective de tels bénéfices était trop alléchante. Le trafic de cigarettes n'est pas l'apanage des seuls Canadiens, et les militaires britanniques se livrent aux mêmes agissements. À la fin du mois d'août, le commandement anglais constatait ainsi que la vente de cigarettes avait « atteint des proportions inimaginables³⁸ ». Payés en monnaie locale, des *guilders*, les soldats n'avaient pas la possibilité d'échanger cet argent en dollars. Les liquidités accumulées servaient donc à agrémenter le quotidien, notamment pour aller boire dans les clubs et les mess des officiers qui acceptaient les coupures hollandaises.

Le marché noir ne se limite toutefois pas aux seules cigarettes et, face au dénuement de la population, tout bien est sujet à revente. Outre la

nourriture, le charbon et le carburant sont les denrées les plus recherchées. Les militaires troquent aussi leur matériel, comme les bottes et les vêtements. En novembre 1945, deux officiers sont arrêtés pour avoir vendu de l'alcool, des couvertures, des sous-vêtements et des chaussettes, du savon et d'autres produits dérobés dans des stocks de l'armée³⁹. Des machines à écrire, des radios ainsi que des pièces d'automobiles et de camions ont également été échangées. Ces transactions permettent à certains d'acquérir divers objets précieux comme des bijoux, des tableaux et des œuvres d'art. Cette situation crée un malaise chez les Néerlandais, qui accuseront les Canadiens « de profiter de leur dénuement comme l'aurait fait une armée ennemie, en les amenant, au terme de dures tractations, à se départir de leurs biens⁴⁰ ».

La principale source de discorde provient toutefois des relations, jugées trop proches, qu'entretiennent les soldats avec les jeunes femmes. « Nous avons été battus militairement en 1940, et sexuellement en 1945 » constatait ainsi un journaliste local à l'issue du conflit. Comparativement aux Néerlandais, soumis à la malnutrition, chétifs et mal habillés, les militaires, auréolés de leur statut de libérateurs, en parfaite condition physique et disposant surtout d'argent et de temps libre, offraient un attrait évident. Les fêtes organisées par les soldats sont l'occasion de créer des amitiés et nouer des idylles avec les jeunes femmes.

Tant dans les régions catholiques que luthériennes, la société néerlandaise reposait sur un modèle patriarcal et était encore teintée de conservatisme. La population voyait donc d'un mauvais œil l'attitude des jeunes femmes qui entretenaient des liens avec un soldat. Dans certaines localités, les pouvoirs publics tentent, avec l'aide de la police, de faire appliquer une interdiction pour les mineures de moins de 18 ans de fréquenter les bars et établissements militaires, sans toutefois bénéficier d'une grande coopération de la part des autorités canadiennes⁴¹. Diverses associations et des groupes comme le YMCA organisent des campagnes de sensibilisation auprès des parents pour que leurs filles fassent preuve de retenue et agissent dans « les limites de l'acceptable ». À Groningen, des citoyens créent le *Committe for morale recovery* pour dénoncer les comportements immoraux et mettre en garde les jeunes Hollandaises⁴².

Ces campagnes pour la restauration de la morale sont relayées par le clergé et par des journaux, qui retrouvent leur voix après avoir été interdits lors de l'occupation allemande. Un quotidien publié à Nimègue écrit ainsi : « Let them go home. We are grateful to them, but let them go home. We won't forget these nice smiling boys, and they will always have our good wishes and our gratitude, but let them go home⁴³ ». Sur les murs de certaines villes, le slogan « Free us from our liberators » commençait à faire son apparition.

Ces tensions grandissantes donnent lieu à quelques affrontements violents, comme à Zwolle à la mi-août. Un mois plus tard, une rixe éclate dans les rues d'Utrecht, opposant près de 200 Canadiens et autant de civils. Ces incidents sont relatés par la presse canadienne : dans un article intitulé « Bad Situation Between Canadians and Dutch », le journal *Saturday Night* fait état de tensions entre les soldats et la population. Ainsi, des jeunes femmes d'Utrecht fréquentant des Canadiens s'étaient vues menacer de se faire raser les cheveux, traitement normalement réservé aux femmes ayant fraternisé avec des soldats ennemis. Selon le journaliste, cet incident était révélateur de l'incompréhension croissante des Néerlandais face au stationnement de milliers de militaires en temps de paix. Dans un pays si densément peuplé et marqué par le conflit, mais qui cherchait maintenant à reconstruire son indépendance, nombre de civils commençaient à éprouver du ressentiment face à cette présence prolongée et considérée comme de plus en plus inutile, les autorités locales ayant repris le contrôle des services essentiels, du transport et des communications⁴⁴. Témoin de ces incidents, mais conscient des difficultés et des frustrations éprouvées par la population, un officier du service de renseignements concluait que : « Nous étions relâchés et nous commençons à profiter de la gratitude des gens. Les soldats impeccables et disciplinés qui avaient conquis le cœur des Néerlandais dans les jours d'allégresse qui suivirent la victoire étaient devenus une simple force d'occupation, qu'on ne détestait pas encore mais qui empêchait un retour à une vie de famille normale⁴⁵ ».

Plusieurs des idylles nouées entre les soldats et de jeunes femmes se solderont par un mariage, même si la chose était vivement déconseillée par les autorités militaires. On recense ainsi 1 886 mariées de guerre néerlandaises, chiffre relativement faible sur le total des 41 000 mariages contractés par des Canadiens pendant la guerre ; 19 000 enfants naîtront de ces unions⁴⁶. Par contre, le nombre des grossesses accidentelles est estimé à près de 7 000 aux Pays-Bas, sujet qui restera longtemps tabou au sein de la société néerlandaise⁴⁷.

Déjà réduite considérablement à la fin de l'année 1945, la présence des militaires prend officiellement fin le 31 mai 1946, avec la fermeture du quartier général des forces canadiennes et le rapatriement des 2 000 soldats encore en poste. Si le départ des militaires fut accueilli avec soulagement par la population, un journaliste hollandais, après la guerre, témoignait de sa gratitude aux troupes canadiennes, tout en notant quelques griefs à leur rencontre :

[...] you sometimes gave us reason for uneasiness and worry. [...] Sometimes you were a little bit too spontaneous and too tempestuous. You were a little bit too rough with your vehicles on our roads and « a little bit » too tempestuous with our girls. [...] you and your friends started your « struggle for love » and be sure that you presented

troubles to many Dutch mothers. They spoke and wrote much about you, and I don't like to be severe on you for that [...]

Dear boy, of course your action sometimes was a little bit more rough and unpolished than we in the «old west» are accustomed to. But we shall never forget, boys, that with that same rough indifference your comrades fought to death near Nijmegen and Arnhem⁴⁸.

Il concluait néanmoins en soulignant l'œuvre accomplie par les Canadiens : « We are no more hungry, since we started to eat your biscuits and now eat tarts again ; our trains and street cars go again, we have coals for our stoves and food for our children. That was your work ».

Conclusion

Ce dernier témoignage illustre bien les sentiments partagés que ressentait la plupart des civils à l'issue du conflit, et c'est avec soulagement qu'ils ont assisté au départ des derniers soldats alliés. Malgré l'existence de tensions avec les militaires, les Néerlandais n'ont toutefois pas oublié les sacrifices consentis par les soldats canadiens pour libérer leur pays de l'oppression allemande. Pendant les neuf mois qu'a duré la campagne des Pays-Bas, ces milliers d'hommes, volontaires pour la grande majorité d'entre eux, ont livré de durs combats, dans des conditions souvent inhumaines. Sur les 42 000 Canadiens qui ont perdu la vie pendant la Seconde Guerre mondiale, plus de 7 600 sont tombés en sol hollandais.

L'armée canadienne a donc payé un lourd tribut à la libération des Pays-Bas, et la bravoure de ses combattants ne peut être remise en cause. On ne peut toutefois pas ignorer les zones d'ombre de cette période. S'il est incontestable que des délits, parfois très graves, ont été commis par certains soldats, ces actes restent marginaux et s'avèrent sans commune mesure avec les exactions, et notamment la systématisation des viols, que l'Armée rouge a fait subir à la population allemande.

Comme le démontre fort bien Marie-Anne Gagnon dans l'article qui suit, les tensions nées à la fin du conflit ont été vite oubliées, permettant l'établissement de relations particulièrement chaleureuses entre les deux pays. Dans les années d'après-guerre, la famille royale des Pays-Bas multipliera les gestes de reconnaissance envers Ottawa, alors que la presse canadienne célèbre l'héroïsme des soldats. À partir des années 1980, des associations néerlandaises organiseront des défilés d'anciens combattants canadiens, donnant lieu à d'émouvantes cérémonies, preuve que la gratitude de la population néerlandaise ne s'est pas effacée avec le temps.

Il n'en reste pas moins que le cas de l'intervention canadienne aux Pays-Bas illustre les difficultés de la coexistence en temps de paix entre une population civile, désireuse de retrouver le cours d'une vie normale, et des forces armées, formées pour combattre et peu enclines à rester

stationnées en sol étranger. Les interventions récentes, en Irak ou en Afghanistan, tendent à démontrer cette impossible cohabitation.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. M. Herubel, *La bataille d'Arnhem*, Paris, Presses de la Cité, 1990, p. 29. Voir également C. Ryan, *A Bridge Too Far*, New York, Popular Library Edition, 1974, 670 p. et M. Middlebrook, *Arnhem 1944, The Airborne Battle*, London, Penguin, 1995, 512 p.
2. Cité par L. Goddard, *Canada and the Liberation of the Netherlands, May 1945*, Toronto, Dundurn Press, 2005, p. 83.
3. M. Zuehlke, *Terrible victory. First Canadian army and the Scheldt estuary Campaign*, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2007, p. 431-438.
4. J. L. Granatstein et D. Morton, *A Nation forged in Fire. Canadians and the Second World War, 1939-1945*, Toronto, Lester & Orpen Dennys, 1989, p. 228.
5. T. Copp et B. McAndrew, *Battle exhaustion. Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*, Montréal-Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, p. 141.
6. R. Engen, *Canadians under Fire. Infantry Effectiveness in the Second World War*, Montréal-Kingston, McGill-Queen's University Press, 2009, p. 68.
7. J. L. Granatstein et D. Morton, *op. cit.*, p. 228-230.
8. C. P. Stacey, *The Canadian Army, 1939-1945*, Ottawa, Editions Cloutier 1948, p. 238.
9. Cité par J. L. Granatstein et D. Morton, *op. cit.*, p. 232.
10. *Ibid.*, p. 234.
11. W. D. Whitaker et S. Whitaker, *Rhineland: The Battle to End The War*, 2e édition, Toronto, Stoddart Publishing Company, 2000, p. 347.
12. J. Williams, *The Long Left Flank: The Hard Fought Way to the Reich, 1944-45*, Toronto, Stoddart Publishing Company, 1988, p. 251.
13. Cité par C. P. Stacey, *op. cit.*, p. 254.
14. L. Goddard, *op. cit.*, p. 186-187.
15. T. Copp, *Cinderella Army. The Canadians In Northwest Europe, 1944-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2006, p. 270.
16. *Ibid.*, p. 272.
17. M. Zuehlke, *On to Victory: The Canadian liberation of the Netherlands. March 23-May 5 1945*, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2010, p. 353-355.
18. Voir H. A. van der Zee, *The Hunger Winter: Occupied Holland 1944-1945*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1998, 330 p. et C. Fuykschot, *Hunger in Holland: Life During the Nazi Occupation*, New York, Prometheus, 1995, 164 p.
19. C. P. Stacey, *The Canadian Army, 1939-1945*, Ottawa, Editions Cloutier 1948, p. 268.
20. M. Zuehlke, *op. cit.*, p. 416.
21. S. Jaumain, «La présence des soldats canadiens en Belgique», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, no. 3-4, 1995, p. 91.
22. Cité par L. Goddard, *op. cit.*, p. 210.
23. Cité par L. Groenendyk, *From Darkness to Light: Stories of War and Liberation*, Dutch-Canadian Cultural Association of Peterborough and District, Peterborough, 1995, p. 49. Traduction de l'auteur.

24. A.-J. Bizimina, *De Marcel Ouimet à René Lévesque. Les correspondants de guerre canadiens-français durant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, VLB Éditeur, 2007, p. 278.
25. M. Horn, « More than Cigarettes, Sex and Chocolate: The Canadian Army in the Netherlands, 1944-1945 », *Journal of Canadian Studies*, vol. 16, no. 3-4, 1981, p. 170.
26. J. Granatstein, *Canada's Army: Waging War and Keeping the peace*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 282.
27. J. Keshen, *Saints, Salauds, Soldats*, Outremont, Athéna éditions, 2009, p. 365-366.
28. J. Robert Lilly, *La face cachée des GI's. Les viols commis par des soldats américains en France, en Angleterre et en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Payot, 2004, 371 p.
29. D. Bosscher, « Canadians and the Liberation of the Netherlands: Heroes, Competitors, Friends and Foes », dans C. Steeman-Marcusse et A. Van Herk (dir.), *Building Liberty: Canada and World Peace, 1945-2005*, Groningen, Barkhuis Publishing, 2005, p. 180.
30. C. P. Stacey, *Histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la Seconde Guerre mondiale. Volume III: La campagne de la victoire*, Ottawa Imprimeur de la Reine, 1960, p. 655.
31. D. Morton, « "Kicking and Complaining": Demobilization riots and the Canadian Expeditionary Force 1918-1919 », *Canadian Historical Review*, vol. 61, no. 3, p. 334-360.
32. P. Grégoire, « Le moral des troupes canadiennes outre-mer entre 1943 et 1945 d'après les *Field Censors* », dans Y. Tremblay (dir.), *L'histoire militaire canadienne depuis le XVII^e siècle*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 2001, p. 250.
33. R. Tooley, « Appearance or Reality? Variations in Infantry Courts Martial: 1st Canadian Infantry Division 1940-1945 », *Canadian Defense Quarterly*, vol. 22, no. 3, p. 44.
34. C. P. Stacey, *op. cit.*, p. 651-652.
35. M. Horn, *loc. cit.*, p. 165.
36. C. P. Stacey, *op. cit.*, p. 652.
37. J. Keshen, *op. cit.*, p. 364.
38. Cité par M. Horn, *loc. cit.*, p. 162-163.
39. *Ibid.*, p. 163.
40. J. Keshen, *op. cit.*, p. 363.
41. M. Horn, *loc. cit.*, p. 168.
42. D. Boscher, *loc. cit.*, p. 170.
43. D. Kaufman et M. Horn, *A Liberation album. Canadians in the Netherlands, 1944-1945*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1980, p. 141.
44. R. M. Phelps, « Bad Situation Between Canadians and Dutch », *Saturday Night*, 14 septembre 1945.
45. Cité par D. Kaufman et M. Horn, *op. cit.*, p. 141.
46. H. Ganzevoort, *Le pays doux-amer. Histoire des Hollandais au Canada, 1890-1980*, Ottawa, Multiculturalisme et citoyenneté, 1991, p. 71.
47. Voir O. Rains, L. Rains et M. Jarratt (dir.), *Voices of the Left Behind: Project Roots and the Canadian War Children of World War II*, Toronto, Dundurn Group, 2006, 216 p.
48. *Hamilton Spectator*, 26 mars 1946.